

Le Feu (15 mai) : « Les oratoires de Provence », fascicule généralement illustré.

Visages du Monde (15 juin) : « La peinture italienne » par divers, belles reproductions de tableaux.

Esculape (mai) : « Un mélancolique », le cas Hamlet traité par M. le docteur André Adnès, aliéniste.

Revue des Deux Mondes (15 juin) : « Voyage en Espagne 1913 », souvenirs du maréchal Lyautey. — « Un artiste à Venise », par Adolphe Giraldon. — « Poésies » de M. Maurice Levailant.

Cahiers du Sud (mai) : M. René de Prat : « Un poète de la métaphysique », étude sur l'œuvre de M. O.-V. de L. Milosz. — « Notice sur l'impureté dans l'art », par M. Roger Caillois. — Des vers. — Une « Défense du soleil » par M. Gabriel Audisio.

Commune (juin) : Enquête : « Où va la peinture ? » — « A la veille du Congrès mondial des Ecrivains », par M. P. Vaillant-Couturier. — « Discours aux peintres », par le malheureux René Crevel, qui vient de se suicider par le gaz d'éclairage.

Revue bleue (15 juin) : De M. J. Noulens : « Le maréchal Pilsudski ». — M. Henri Massé : « Le caractère du poète persan Fir-dousi ».

Atlantis (mai-juin) : « L'astronomie et l'Atlantide », par M. Paul Le Cour. — « Un curieux ouvrage sur l'Astrologie grecque, par un chrétien anonyme », de M. A.-P. Chalas. — « Mécanisme ou dynamisme ? déterminisme ou liberté ? », par M^{me} Jacques-Trève.

La Revue hebdomadaire (15 juin) : Lettres inédites de Victor Hugo à ses fils.

La Revue Universelle (15 juin) : « James Joyce, Irlandais », par M. Paul Dubois.

La Revue de France (15 juin) : Mrs Edith Wharton : « Joie dans la maison ». — Suite de « l'Affaire du Balzac », par Mlle Judith Cladel.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra-Comique : Premières représentations de : *A quoi rêvent les jeunes filles*, livret de Franc-Nohain, d'après Alfred de Musset, musique de M. Hector Fraggi. — *L'Ecole des Maris*, opéra-comique en trois actes d'après Molière, livret de M. Jacques Laurent, musique de M. Emmanuel Bondeville. — Opéra : *Norma*, le *Requiem* de Verdi, par la troupe du Théâtre Communal de Florence. — *Hippolyte et Aricie*, à la salle Debussy.

Il est fort difficile de transformer en livret d'opéra-comique une comédie. Et quand cette comédie est signée Alfred de Musset, on est tenté de supposer que la musique n'y peut

ajouter grand chose. En vérité, il fallait les mains habiles du regretté Franc-Nohain, son goût si sûr, son sens du théâtre, pour entreprendre d'écourter le texte d'**A quoi rêvent les jeunes filles**, il fallait sa respectueuse hardiesse et son talent de poète pour rompre les alexandrins impossibles à plier selon les sinuosités de la ligne mélodique, et leur substituer ici et là d'autres rythmes plus souples. Mais la nécessité d'abrèger beaucoup a conduit Franc-Nohain à supprimer l'un des deux soupirants. Irus et Silvio ne font plus qu'un, et qui garde le nom du second; n'est-ce point dommage? On cherche, on attend la victime de ce retranchement. C'est là un autre danger de tant modifier des œuvres aussi connues: le changement qu'on y fait déroute quiconque n'est point tout à fait illettré.

Vous vous souvenez de ces vers, par lesquels Musset résume son sujet:

Recevoir un mari de la main de son père
 Pour une jeune fille est un pauvre régal;
 C'est un serpent doré qu'un anneau conjugal.
 C'est, dans les nuits d'été, sur une mince échelle,
 Une épée à la main, un manteau sur les yeux,
 Qu'une enfant de quinze ans rêve ses amoureux.
 Avant de se montrer, il leur faut apparaître.
 Le père ouvre la porte au matériel époux,
 Mais toujours l'idéal entre par la fenêtre...

Donc, à l'Opéra-Comique, le duc Laerte a bien encore deux filles, Ninon et Ninette, mais Ninette et Ninon n'ont plus qu'un seul amoureux, et qui est Silvio. Silvio épousera Ninon. Ninette attendra son tour. Peut-être attendra-t-elle qu'Irus ressuscite...

La partition de M. Hector Fraggi est vaporeuse et mélodieuse à souhait. J'ai eu déjà l'occasion de signaler l'habileté de ce compositeur et son invention mélodique à propos de ses *Chansons des trains et des gares*, joliment ironiques et qui convenaient si bien à l'humour de Franc-Nohain. Dans ce nouvel ouvrage — ou nouvellement monté, car il a été écrit, je crois, il y a quelque temps déjà — il y a de la grâce, de la couleur. Il y a moins d'originalité qu'on eût souhaité. Mais il se peut que les maladresses d'une mise en

scène et d'une distribution inexplicables aient nui, finalement au compositeur. On nous montre une Ninon et une Ninette — jumelles et blondes comme les blés, au dire de Musset — aussi différentes que deux jeunes filles puissent être. On nous fait assister à leur coucher à travers les fenêtres de leurs chambres, et c'est un tableau dénué de la moindre poésie; on s'ingénie de toutes les manières à nous bien faire voir ce qui peut matérialiser et détruire un rêve... Alors, que pourrait la plus suave, la plus délicieuse des musiques? Remarquez que le talent de Mlle Renée Gilly ni de Mlle Odette Ertaud ne sont en cause. Elles ont l'une et l'autre de fort jolies voix et les conduisent en cantatrices expertes. Mais si Mlle Ertaud incarne parfaitement la blonde Ninette, Mlle Gilly ne saurait être la blonde Ninon, « frêle comme un roseau ». Des erreurs comme celles-là ressemblent à des parodies déli-bérées. M. Arnould n'est point excellent dans le rôle de Silvio. M. Jean Vieulle est un Laerte de belle prestance. L'or-chestre a été fort bien conduit par M. Cohen.

§

L'habileté dont Franc-Nohain avait fait preuve en tirant un livret d'un poème de Musset, M. Jacques Laurent l'a montrée en tirant un livret de **L'École des Maris**. Mais lui, n'a rien supprimé, s'il a quelque peu modifié. Il a laissé tous les rôles; il en a accentué les caractères en modernisant non sans humour certains détails, en glissant dans le texte certaines allusions. Il l'a fait avec esprit. Grâce lui soient rendues: il est si difficile de toucher à un chef-d'œuvre...

Cet esprit et ce tact, M. Emmanuel Bondeville les a mis dans sa musique. Voilà une partition aimable et claire, et tout de même qu'on la pouvait attendre du musicien à qui nous devons *Le Bal des Pendus*, *Ophélie* et *Marine*. Du musicien qui écrit de telles pages, on pouvait exiger beaucoup: en abordant le théâtre, il nous montre un aspect nouveau de son talent, mais il ne nous déçoit point. J'écris ceci sur mes souvenirs d'audition et sans avoir pu voir la partition. Mais j'ai noté bien des choses qui m'ont séduit dans ces trois actes, les unes par leur franche gaieté, par leur esprit parodique très fin, les autres, par leur qualité expressive, par leur force

même dans la légèreté. Dans chacun des quatre préludes, M. Emmanuel Bondeville s'est donné pour tâche d'exposer musicalement les caractères des personnages: le premier oppose Ariste à Sganarelle. Toute la noblesse d'Ariste est bien dans la jolie phrase du quatuor en effet et toute la sottise de Sganarelle est non moins bien figurée dans les motifs aux rythmes brisés qui suivent. Au premier acte le divertissement est délicieux — et Mlle Solange Schwarz s'y montre exquise dans sa danse avec M. Tcherkas, comme elle était exquise dans Cendrillon, mais tout différemment. Quelle inestimable recrue l'Opéra-Comique a faite en s'assurant le concours de Mlle Solange Schwarz, dont les moindres créations font preuve de tant de science et de tant de goût! — L'air d'Ariste: « La vieillesse, mon frère, est une douce chose », est également fort bien venu; M. Carlton Gauld le nuance très joliment. De même la déclaration d'Ergaste à Dame Cathau, suivante d'Isabelle, et les deux rôles sont tenus en perfection par M. Lanzone et Mme Bernardet.

Le prélude du deuxième acte est un badinage charmant (où les instruments à vent prennent le pas sur les cordes), et il nous peint les deux amoureux, Isabelle et Valère, que nous allons en effet, voir aux prises pendant les scènes qui suivent. J'ai remarqué surtout l'air de Sganarelle: « Elle est folle de moi », que M. Musy chante avec un art consommé (il montre dans tout le rôle une grande maîtrise). La prière d'Isabelle: « Oh! ciel, sois-moi propice » est non moins bien venue. Mlle Lilie Grandval est une aimable jeune première, mais si M. Louis Arnould est un Valère de jolie prestance, sa voix ne m'a pas paru plus assurée ici que dans le rôle de Silvio. Le quintette m'a ravi, mais il m'eût ravi davantage si quelques répétitions supplémentaires avaient permis de le mieux mettre au point.

Par le prélude du troisième acte, M. Bondeville nous montre la foule. Et en effet nous allons assister tout à l'heure à une retraite aux flambeaux, à des ensembles fort animés et traités par le musicien avec aisance. Mais auparavant, nous aurons quelques pages non moins heureuses: un air d'Isabelle, une scène entre Sganarelle, le commissaire et le notaire, un quatuor des « clercs de nuit ». Ce n'est plus au bal que

va Léonor, c'est voir passer la retraite aux flambeaux — la première retraite instituée par M. de Louvois. Soit, puisque la musique en est amusante. Et l'ouvrage s'achève par un ensemble charmant.

Je ne ferai qu'une seule réserve — encore tient-elle peut-être à l'exécution imparfaite des chœurs — le début est un peu long et traînant. M. Jacques Laurent a imaginé d'amener Sganarelle, Ariste et leurs pupilles à une fête foraine. L'intention est louable: elle nous vaut le joli divertissement dont je vous parlais tout à l'heure, et sans lequel nous aurions été privés de la danse de Mlle Solange Schwarz — mais elle nous vaut auparavant un chœur coupé d'entrées, de dialogues, de jeux de scène, exigeant une précision qui ne fut point atteinte, bien loin de là.

L'orchestre a été conduit par M. Albert Wolff avec une autorité et un brio qui méritent toutes les louanges. Les décors de M. Deshays sont fort plaisants, lumineux et en parfait accord avec la musique. Les costumes seraient parfaits eux aussi sans quelques détails anachroniques assez étranges. Au total, un ouvrage plein de mérites et — ce qui compte plus encore pour le succès — plaisant d'un bout à l'autre, rempli de verve, d'émotion, — l'ouvrage de deux artistes qui sont des gens de goût.

§

Je rendrai compte, quand nous serons de loisir, des représentations données à l'Opéra par la troupe du **Théâtre Communal de Florence**, la *Norma* de Bellini et le *Requiem* de Verdi, deux inoubliables soirées. Mais auparavant je devrai parler des ballets nouveaux montés à l'Opéra, *Images*, de M. Gabriel Pierné, et *la Grisi*, de M. Henri Tomasi, ainsi que des ballets de Mlle Spessitzewa à l'Opéra-Comique.

Il faut rendre hommage à la belle et courageuse entreprise de M. Henri Morin, qui a dirigé, à la salle Debussy, une audition d'**Hippolyte et Aricie**, de Rameau. L'interprétation réunissait Mlle Marcelle Bunlet, Phèdre et Prêtresse de grand style, et dont la belle voix fait merveille dans les deux rôles; Mlles Germaine Cat, touchante Aricie; Lily Berl, Cèneone; Jenny Bachillat, Jane Roland, Nicole Tavole, MM. Du-

rel, Hippolyte; Georges Bœuvier, Thésée; Louis Dufont, Pluton; Léo Kalmuski. Les chœurs se sont montrés dignes des protagonistes.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Tuileries (Néoparnasse). — Le Salon des Femmes artistes modernes : galerie Bernheim jeune. — Exposition Fernand et Louise Ochsé (11, rue Royale).

Le **Salon des Tuileries** se développe à son rythme ordinaire, selon son ingénieuse méthode de compartimentage, mettant à droite les affranchis de la Société Nationale qui l'ont fondé, à gauche les nombreux indépendants de talent, à qui ces affranchis ont voulu, et c'était la cause de leur départ de la Société nationale, réserver accueil de camarades. Les jeunes s'inscrivent, selon leurs tendances ou leurs amitiés, au compartiment A (modérés) ou au compartiment B (fauves, chercheurs audacieux, autodidactes, etc.). Il n'y a pas là sélection par un jury, simplement choix, la plupart du temps guidé purement par l'esthétique. Cette année, le Salon des Tuileries a doublé d'étendue. Un ingénieux remaniement architectural a ouvert des larges verrières dans des hangars sourds et créé des salles annexes d'une suffisante luminosité. Résultat tout de suite acquis? La possibilité d'accrocher de nombreux jeunes, que l'on était forcé d'écartier par manque de place et à qui on a été heureux d'accorder une claire hospitalité.

§

Pour rappeler le souvenir de son président défunt Albert Besnard, en attendant la grande rétrospective que nous en donnera l'Etat à l'Orangerie ou à l'Ecole des Beaux-Arts, quelques toiles de Besnard, des derniers moments de sa longue carrière et toujours robustes, souples, sont groupées, auprès du très beau portrait de Besnard sur son lit de mort de Maurice Denis. Les tableaux de Besnard dans cette note de grisaille accentuée qui fut sa dernière formule : un portrait de femme qui coud, d'un harmonieux et véridique surgissement du buste, hors de la casaque brune; une grande nymphe dans des tonalités un peu sombres, d'une tenue très volontaire évoque, par son dessin plus que par sa couleur, la